L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 16 novembre 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	62	15
Midi.....	66	17
3 P. M.....	66	17
6 P. M.....	66	17

L'EMPRUNT TURC.

Le gouvernement de la Jeune-Turquie a donné ces jours dernierе une nouvelle preuve des dispositions inquiétantes qui l'animent en rompant tous pourparlers avec la France au sujet de l'emprunt de 150 millions qui se négociait entre les deux pays. Ce sont les conditions posées par le gouvernement français à l'inscription de cet emprunt à la cote qui ont paru inadmissibles au gouvernement ottoman. Ces conditions étaient elles vraiment si draconiennes ? Qu'on en juge : le gouvernement français exigeait du gouvernement turc qu'il nommât un fonctionnaire de nationalité française chargé du mouvement des fonds et un autre fonctionnaire, français également, comme chef de la comptabilité publique. Pour apprécier équitablement les exigences françaises, il faut savoir que l'épargne de la France est déjà engagée en Turquie pour deux milliards et demi de francs. En demandant à être mis en mesure d'exercer un contrôle sur cette immense somme d'argent que la France prête à la Turquie, le gouvernement français se bornait à accomplir un devoir élémentaire. Il y a lieu, de reste, d'observer que le conseiller financier de la Turquie à Paris, M. Gulbenkian, croyait admissibles les conditions formulées par M. Cochery, ministre français des finances. C'est le gouvernement ottoman qui, dans un conseil des ministres, a désavoué son agent à Paris et fait savoir qu'il n'acceptait pas les conditions françaises. Ainsi se sont terminées les négociations franco-turques au moment où une solution conciliante paraissait devoir intervenir.

Il se trouve à Paris des financiers pour le regretter et à Berlin d'autres financiers pour s'en réjouir. Car c'est à Berlin, on le sait, que la Jeune Turquie a demandé et trouvé l'argent que la France lui a refusé. Ainsi se resserreront les liens qui de plus en plus rattachent la Turquie à la Triple Alliance. Et ainsi s'aggravera la déception que cause à l'Europe libérale l'évolution politique de la Jeune Turquie.

L'entrevue de Potsdam.

D'un correspondant.

Sous un ciel gris de novembre, dans une nature que le premier gel de cette nuit a roidie, elle fut infiniment mélancolique la rencontre des deux souverains à la gare de Wildpark. Elle le fut pour nous et je pense aussi pour eux. Comme jadis, les tambours roulaient, les commandements se succédaient, énergiques, et c'étaient, sous la mitre de plomb argenté, les mêmes jeunes hommes ardents, tendant le fusil dans un alignement impeccable; à l'entrée du parc, les gardes du corps bombaient, tout comme autrefois leurs cuirasses noires l'épée au côté, et sur les cimiers de leurs casques s'était posé tout un vol d'aigles étincelants. Ils passèrent, les deux Empereurs, souriants et fraternels, à travers cette verte jeunesse bien disciplinée dans la même fête de couleurs et parmi le cliquetis d'armes, mais ce n'étaient plus, cependant, les deux empereurs de Breslau enivrés d'espoir et le cœur rempli de rêves. Sur leurs têtes, le temps a neigé un peu ; sur leurs fronts, les soucis ont creusé des rides, et combien ont disparu parmi ceux qui les accompagnaient, sans que le vide qu'ils ont laissé soit visible dans cet éternel renouvellement ! Où est-il, Caran d'Ache, qui crayonna si spirituellement leur première entrevue ? Où est le prince de Bülow, sanglé dans son uniforme de hussard ? Où est le vieil oncle Clovis, qui entoursit de son expérience narquoise les élans de son jeune souverain ? Mais où sont les neiges d'antan ? Ici l'humanité, sous la forme de ces soldats de vingt ans, vient marquer, plus cruellement encore que l'impassible nature, les coups d'ongle du temps qui fuit.

Il y a deux ans, cet officier russe qui est l'Empereur allemand et ce grenadier allemand, coiffé de la haute mitre, qui est le Tsar, ont failli marcher l'un contre l'autre à la tête de millions d'hommes. Ils s'aimaient cependant et presque autant qu'aujourd'hui, et c'est cette amitié réciproque, nuancée d'estime, qui fit pencher vers la paix l'Europe indécise. Il s'agit aujourd'hui d'effacer ce passé récent et c'est ce qui donne à l'entrevue de Potsdam la même importance qu'à celle de Breslau où la page de leur histoire s'ouvrait presque toute blanche devant les deux souverains.

A Breslau, on voulait écrire, à Potsdam, il faut raturer. Les intérêts puissants, qui ont commandé aux événements pendant ces quinze ans écoulés, demeurent les mêmes ; ni l'Empereur ni le Tsar ne veulent et ne peuvent les modifier. La marche de l'Autriche vers Salonique, la conquête économique de l'Orient par l'Allemagne, le rôle de la Russie comme protectrice des Slaves et sa volonté de ne pas être refoulée, dominent encore la situation. Mais l'Empereur et le Tsar, mûris et adoucis par la vie, apparaissent plus encore qu'autrefois comme deux modérateurs magnanimes, destinés à empêcher les brusques péripéties. C'est là, me semble-t-il, la leçon qui se dégage du spectacle offert par la gare de Wildpark aujourd'hui.

Dans l'universel recommencement, ces deux hommes suivent leur vie, de plus en plus conscients de leur devoir qui est de guider et de modérer les énergies nationales, toujours renaissantes et bouillonnantes, sans pourtant les tarir ou les amoindrir.

Telle fut l'impression générale. Voici maintenant quelques détails : Sur le perron de la gare se trouvaient, avec l'empereur, les princes Eitel-Friedrich, Auguste-Wilhem, Oscar-Joachim, le comte von der Osten-Sacken, ambassadeur de Russie ; le conseiller d'ambassade de Schebeko, l'ambassadeur d'Allemagne à Saint-Petersbourg, comte de Pourtalès; le chancelier von Bethmann Hollweg, en officier de dragons ; le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, von Kiderlen-Waechter ; le ministre de la guerre, von Heeringen ; le ministre de la marine, von Tirpitz.

Le train russe arriva en gare à dix heures précises ; le Tsar, portant le grand cordon de l'Aigle Noir sur son manteau gris, en descendit lestement ; l'Empereur s'avança vers lui, posa ses mains sur l'épaule du Tsar ; les souverains s'embrassèrent à plusieurs reprises. Le Tsar a échangé quelques mots avec MM. von Bethmann Hollweg, Kiderlen-Waechter, von Heeringen et von Tirpitz.

Après avoir passé en revue la compagnie d'honneur, le Tsar s'est fait présenter par le colonel Schach von Wittenau les officiers de son régiment, massés à la gauche de la compagnie, et a serré la main à chacun d'eux. Le Tsar et l'Empereur montèrent ensuite dans un carrosse de gala attelé à la daumont et conduit par des piqueurs écarlates ; ils suivirent la Victoriastrasse et entrèrent par le portail de Flora dans le parc du nouveau palais. Une compagnie en tricornes et en perruques poudrées lui présenta les armes en poussant des "hochs" tandis que, sur le perron du palais, les trompettes des gardes du corps, eux aussi en costume frédéricien, claironnaient des marches anciennes.

Le rajeunissement du haut commandement

Le ministre de la guerre vient de prendre une mesure radicale, que d'ailleurs il avait annoncée. Il a, d'un trait de plume, supprimé tous les comités techniques d'armes, ces cénacles impuissants et inutiles qui constituaient les derniers vestiges d'une organisation archaïque, que les leçons du malheur nous avaient fait répudier. Je lui prédis, de ce fait, une bonne presse et les félicitations unanimes de ceux que l'avenir de notre armée intéresse encore un peu.

Les comités techniques duraient depuis environ soixante-dix ans. On peut dire d'eux qu'ils étaient comme la cinquième roue d'un carosse, étant entendu que cette roue équivaut à un sabot d'enrayage, car s'il n'ont jamais provoqué un seul perfectionnement, par contre, ils ont souvent empêché certains de ceux ci et non des moindres, d'aboutir. Il suffit, pour le prouver, de rappeler les difficultés qu'éprouva Napoléon III à faire adopter le canon rayé et que, en 1870, nous partîmes en campagne avec des pièces qui ne pouvaient lutter ni comme portée, ni comme rapidité de tir, avec le matériel allemand. Je me souviens même qu'à Saint-Cyr, trois mois avant la guerre, on nous enseignait, sur la foi du comité d'artillerie, que les canons prussiens éclataient les uns après les autres, parce que l'acier dont ils étaient faits ne valait pas le diable....Hélas !

Comment, d'ailleurs, les comités auraient-ils pu montrer la moindre audace ou quelque esprit d'entreprise ? On les recrutait, soit parmi les généraux nouvellement promus, qui ne faisaient qu'y passer en attendant un poste plus enviable et plus actif, soit parmi ceux que leur usure physique écartait de l'existence militaire proprement dite et qui se retiraient là comme le rat dans son fromage, jusqu'à ce que l'impitoyable limite d'âge soit venue les frapper. Ni les uns ni les autres n'étaient qualifiés pour aller de l'avant, les premiers parce que trop jeunes, les seconds parce que trop vieux. Ils se rencontraient donc dans des séances, assez rares, où ils examinaient vaguement les questions que le ministre voulait bien leur soumettre, et comme, d'après leur qualification même, ils ne constituaient qu'un aéropage consultatif, leurs décisions n'avaient d'autre valeur que celle d'un avis qu'on était libre de suivre ou d'écarter, suivant le cas. En fait d'initiative, ils possédaient uniquement celle de se réunir, pour causer.

L'ukase ministériel vient de dissoudre leurs conciliabules inopportuns, mais il laisse debout les "sections techniques" qui leur étaient juxtaposées et où se font les véritables études d'où naissent les perfectionnements nécessaires et les utiles changements. Je ne crois pas qu'il se trouve quelqu'un pour blâmer le général Brun. D'aucuns même jugeront qu'il a montré un véritable courage en s'attaquant à la routine, qui, chez nous, dispose de la toute-puissance et de pouvoirs quasi surnaturels.

Il s'essaye à rajeunir le haut commandement et il annonce nettement ses intentions. Il veut pouvoir mettre à la retraite les généraux usés et fatigués qui n'ont plus "la vitalité intellectuelle et physique" indispensable à l'exercice de leurs hautes fonctions. C'est là une œuvre louable, à la condition toutefois que, comme en Allemagne, on sache reconnaître les services antérieurs et les droits acquis par une longue vie d'honneur et de devoir. Les mesures sévères, mais légitimes, que compte prendre le ministre, et dont la décision d'aujourd'hui marque la première étape, ne seront justifiables que si le taux des pensions continue à assurer aux généraux éliminés, dont l'impotence est le seul crime, une existence honorable et honorée. Le général Brun le comprendra sans doute et saura, le cas échéant, montrer au Parlement l'antimonie qui existe entre ses projets personnels et ceux qui tendent à réduire à la portion congrue des hommes qui, pendant quarante ans de leur vie, ont servi le pays avec un désintéressement qui les a quelquefois ruinés, mais jamais enrichis.

Lieutenant-colonel ROUSSET.

A PROPOS DE LA MORT DE BLANCHARD.

L'intrépide et malheureux aviateur Blanchard, qui est mort tragiquement la semaine dernière en exécutant son raid audacieux, portait un nom déjà célèbre dans les fastes de l'aéronautique. C'est, en effet, François Blanchard qui, en 1732, quelques mois avant les frères Montgolfier, entreprit le premier de faire une ascension. Il avait imaginé une sorte de navire volant, muni d'un gouvernail et de six ailes ayant dix pieds d'envergure sur dix de large. Avec cet appareil, qui permet presque de le considérer comme l'ancêtre des aviateurs modernes, il ne put s'élever que de quelques mètres au-dessus du sol. Bientôt, il perfectionna sa montgolfière et il réussit à traverser, dans son aérostat, la Manche de Douvres à Calais, en compagnie du docteur Jeffries. Et cet exploit aventureux lui valut de ses contemporains le surnom de "Don Quichotte de la Manche".

Une légende aujourd'hui contestée, mais qui fut longtemps tenue pour l'expression de la vérité, associe à la grande expérience publique qu'il fit le 2 mars 1784, au Champ de Mars, un souvenir singulier. Au moment même où François Blanchard se disposait à quitter terre, un élève de l'Ecole militaire s'élance vers la nacelle et, dans l'effort qu'il fit pour y pénétrer de force, brisa une des ailes de l'aérostat. Et ce jeune homme ambitieux d'accompagner dans son expédition aérienne le conquérant qui avait pour devise "Sic itur ad astra" portait un nom encore ignoré mais qu'on allait bientôt connaître.

Il s'appelait Bonaparte.

Pour devenir Milliardaire.

On ignore s'il est agréable de se sentir milliardaire. Peu de personnes le savent par expérience et celles qui le savent ne publient point leurs impressions. Ce qu'on aperçoit d'elles n'est pas fort engageant. Quand le roi de quelque chose daigne nous rendre visite, c'est ordinairement quelque vieillard infirme qui vient consulter un docteur, se faire ouvrir le ventre ou au moins, prendre les eaux, écrit un chroniqueur parisien. Les reporters s'abattent sur ce malade qui ne veut que la paix et, par leurs interviews, achèvent de le désoler. Ils nous révèlent ses maux, ses laideurs, ses disgrâces. Nous apprenons que l'homme le plus riche du monde ne boit pas, ne mange guère, porte perruque et n'a point de seul cheveu à lui. On nous conte sa vie lamentable, toute une vie de travail ; on décrit ses domaines, entourés de hautes murs, percés de souterrains, pour permettre au Crésus de fuir l'indiscrétion et la mendicité. Mais qui ne souhaiterait de se voir milliardaire ?

M. Bœsche en enseigne le secret au Casino de Paris. Méthode agréable et facile, qu'on peut suivre en voyage, qui ne demande ni efforts ni aptitudes spéciales, et presque point de capitaux. Il suffit de jouer à la roulette. M. Bœsche a trouvé un moyen infaillible de gagner à tous coups. Généreusement il le livre au public. Pendant une conférence qui aura lieu prochainement, il convie MM. les journalistes à prendre contre lui la banque à tour de rôle ; quelque soit la roulette qu'on veuille lui imposer, il se fait fort de gagner "fictivement", à chacune des parties, une certaine somme qu'il désignera avant de jouer. Dans le cas où, par impossible, il lui arriverait de perdre, une somme de 5 500 fr., déposée d'avance, sera délivrée "réellement," partie à la Caisse de secours de la presse, partie à celui de ses confrères qui aura mis l'inventeur en échec. MM. les journalistes ne courent aucun risque : s'ils n'apprennent point à gagner un milliard, ils toucheront 275 louis ; c'est toujours un commencement.

On s'étonnera que le professeur ne soit pas lui-même milliardaire : mais peut-être l'est-il ; comme Cagliostro et comme Saint Germain qui tiraient de leurs poches les diamants à poignées, peut être a t il de mystérieux trésors et, s'il ne le dit point, c'est pure modestie. Peut-être aussi M. Bœsche est il un philosophe qui sait que la fortune ne fait point le bonheur. Content des pures joies que donne la science, il livre à de moins sages que lui un secret qu'il dédaigne et regarde la richesse avec l'indifférence qu'inspirait "la boue jaune" aux habitants d'Eldorado.

Mais il se peut encore, s'il n'est point milliardaire, que ce soit l'effet de sa modération. Gagner à tous coups ce serait ruiner la banque ; ruiner la banque serait ne plus gagner. Ménageons la roulette pour qu'elle nous enrichisse ; c'est une poule aux œufs d'or qu'il ne faut pas tuer. Où trouver des milliards, le jour où Monte Carlo, ruiné par M. Bœsche, replierait ses tapis, où les croupiers de la Société des Bains de Mer n'auraient plus d'autre emploi que de baigner les clients ? Au lendemain d'une révolution qui vient d'imposer le régime parlementaire à la dernière monarchie absolue, égarguons à la principauté et à l'Europe entière les conséquences politiques d'un pareil changement.

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS

On a répété hier à l'Opéra "Les Huguenots" et "Manon" dans la journée et "Sigurd" le soir, et tout a marché à la perfection ; les artistes de M. Layolle mettent un zèle inlassable à répéter leurs rôles, ce qui est d'un bon augure pour les débuts de notre troupe lyrique.

La salle est presque complètement louée pour la représentation d'ouverture, et les demandes affluent toujours au bureau de location ; les loges de première étant toutes vendues depuis plusieurs jours, nombre de débutantes, qui désirent ne pas manquer cette soirée de gala ont dû retenir des loges de seconde.

Les membres du Club de l'Opéra peuvent dès maintenant retirer leurs cartes au magasin de musique Werlein, de 9 heures du matin à 5 heures du soir.

TULANE.

La beauté de "Mid-Channel", l'œuvre magistrale de Sir A. W. Pinero, l'interprétation exceptionnellement heureuse qu'en donnent Ethel Barrymore et ses admirables partenaires font que cette semaine peut compter parmi les plus brillantes de la saison.

Matinée à prix spéciaux samedi

La semaine prochaine les habitués du Tulane auront le plaisir d'applaudir la grande artiste américaine, Mme Fiske, dans une pièce nouvelle de Langdon Mitchell, intitulée "Becky Sharp". Cette pièce est tirée du beau drame de Thackeray "Vanity Fair".

L'engagement de Mme Fiske commencera lundi soir et sa première représentation sera donnée au bénéfice de la Société Protectrice des Animaux. Une matinée spéciale sera donnée jeudi 24 novembre, jour de "Thanksgiving".

Les places pour les représentations données par Mme Fiske seront mises en vente à partir d'aujourd'hui au Tulane.

CRESCENT.

"The Old Homestead" a attiré beaucoup de monde hier au Crescent, en matinée et le soir.

Ce mélodrame émouvant sera encore donné en matinée aujourd'hui et samedi.

La semaine prochaine, rentrée du comédien populaire Al. H. Wilson dans "Metz in Ireland."

ORPHEUM.

Toujours le même succès à l'Orpheum où des artistes de réel mérite exécutent un des meilleurs programmes de vaudeville qui aient été présentés cette saison sur la scène du populaire théâtre de la rue St-Charles.

Un nouveau programme, comprenant plusieurs numéros originaux, sera inauguré lundi après-midi.

WINTER GARDEN.

Le succès remporté par la troupe Cosmopolitan au Winter Garden est très grand et la jolie salle de ce théâtre est comble aux deux représentations données chaque jour.

Les tableaux de la "Passion" sont particulièrement admirés.

Deux représentations chaque jour.

CONFERENCES EN FRANÇAIS DU COLLÈGE NEWCOMB.

En parlant de "Fontainebleau et ses environs" devant un très nombreux et sympathique auditoire, M. le Professeur Pierce Butler, du Collège Newcomb, a bien mérité les applaudissements dont ses remarques ont été saluées à plusieurs reprises.

La conférence était divisée en deux parties ; dans la première M. Butler a rappelé les scènes historiques dont furent témoins, les murs du fameux château de Fontainebleau, ces murs, dont certains remontent au règne de Robert Ier, tandis que d'autres, moins imposants par leur âge, le sont davantage par le côté artistique.

"C'est en réalité de François Ier que date le château de Fontainebleau", a dit le conférencier, et l'on aime à se représenter le "Père des Lettres et des Arts" lisant avec sa sœur, la Reine Marguerite de Navarre, soit quelque poésie de cette femme de génie, soit quelque chapitre de son Heptaméron.

"Ou bien c'est le lac, sur les bords duquel Ronsard a dû composer quelques-unes de ses odes,—celle à Cassandre peut être !

Dans cette galerie, le turbulent Benvenuto Cellini a exposé les merveilles de son orfèvrerie ou de sa statuaire, ou Andrea del Sarto quelques chefs d'œuvres de son pinceau.

"Des scènes tragiques succèdent à d'agréable tableaux.... Ce sont les basses intrigues, les jalousies, les haines qui s'agitent dans l'ombre sous les Valois ..... c'est Henri IV cherchant à arracher au maréchal de Biron l'aveu de sa trahison, au prix duquel il a mis la grâce du traître. C'est Monaldeschi que la reine Christine dont il fut le favori fait assassiner en 1657.... Puis voici les appartements de Madame de Maintenon, où le "Grand Roi" signa la Révocation de l'Edit de Nantes; ceux où le "Petit caporal" retint le Pape Pie VII prisonnier, et où le vainqueur d'Austerlitz se montra tour à tour, selon l'expression du pontife, à la fois comédien et tragédien.

"C'est la "cour des adieux" où, après l'abdication, Napoléon dit adieu aux vieux grognards de la garde, dont l'œil était humide, ce jour-là.....

"Enfin à toutes ces gloires, mêlées de crimes et de revers, succède la prospérité bourgeoise du "roi au parapluie", et Louis Philippe fait de Fontainebleau une de ses résidences favorites."

Les projections ont fait passer devant les yeux des spectateurs non seulement les différentes vues du château, mais de nombreux et pittoresques sites du fameux parc et de l'immense et sauvage forêt où l'on se croirait parfois égaré dans quelque paysage du Far West plutôt qu'à une heure de Paris.

Une des plus intéressantes projections a reproduit l'acte d'abdication de Napoléon Ier.

Bien que le français ne soit pas la langue maternelle du conférencier, il s'exprimait avec aisance et dans un style des plus corrects.

En somme, cette conférence est un nouveau succès à mettre à l'actif de la série des "Conférences du Mercredi".

Après avoir remercié son collègue et rendu hommage à l'intérêt que les journaux de la Nouvelle-Orléans prennent aux choses de France, M. Béziat a annoncé que la prochaine conférence aurait lieu le 30 courant, et serait faite par Mlle Grace King, la "femme de lettres" bien connue.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 68 Commencé le 30 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

TROISIÈME PARTIE

A la Caserne Allemande

II

LE SOUS-OFFICIER SCHADE S'AMUSE

(Suite)

Longue épreuve de misères, que Renaud subissait sans se plaindre, avec le plus admirable des stoïcismes.

Mais, pourtant, cette résignation n'était qu'apparente, et parfois, dans l'affreux courage qu'il lui fallait pour tout supporter, il se demandait avec angoisse, sentant son cerveau défaillir, s'il n'éprouverait pas le même sort que Thielke et ne deviendrait pas fou !.... Dès lors, pris dans l'engrenage, accablé de corvées qui ne lui laissaient pas une minute de répit, il devint impossible à Renaud de soigner ses effets et son fourniment et d'être exact. Partout il arrivait toujours en retard. L'ère des punitions commença, chaque jour avec le même motif et chaque jour plus graves, s'augmentant. Ce fut l'affolement, le tournoiement dans le vide, la débandade, le désespoir.... Et le visage de Thielke, se roulant sur le sol, écume à la bouche et poussant des cris de bête, ne quittait plus son esprit en désordre....

Pervenche aussi avait peur, car il n'était pas sans comprendre le drame qui se passait en Renaud et il s'ingéniait à lui redonner du courage.

Et certes une seule chose pouvait soutenir le jeune homme, en ces heures difficiles, c'était l'affection dévouée, infinie, de Lucas.

Mais en voyant devant lui se dérouler le long ruban des jours qui allaient remplir les deux années de service à vivre, alors que trois ou quatre semaines seulement s'étaient écoulées depuis son entrée au régiment, Renaud ne se faisait plus d'illusions.

Quelle que fut la surveillance dont il était l'objet et qui semblait être pour lui plus étroite que pour les autres, quels que fussent les dangers à courir, la désertion s'imposait comme une chose nécessaire, inéluctable, et comme une chose bienfaisante, car elle pouvait empêcher un acte criminel.....

Et vers le crime, vers le meurtre, Renaud se sentait poussé par une main invisible et il montait chaque jour un degré de plus qui le rapprochait de la catastrophe.

La désertion, seule, pouvait le sauver.

Attentif à toutes les manifestations de la cruauté réfléchie de Schade, il devinait que quelque crainte vague, obscure, retenait encore la main du sous-officier prête à frapper. Peut être devinait-il la supériorité de l'intelligence de Renaud, et il n'osait. Peut-être avait-il la prescience que l'outrage définitif serait suivi, pour lui, de la mort.....

A la dernière seconde, chaque fois, prêt à l'outrage, il s'arrêtait.

Mais alors, il se vengeait en paroles.

Et il se vengeait—de cet effroi instinctif—en martyrisant Gotlieb un peu plus. Le pauvre paysan était devenu son souffre-douleurs. Il était couvert de plaies. Sur lui retombaient les violences du sous-officier qu'il n'osait tourner contre Renaud.

Renaud pensait :

—Il hésite encore. Cela s'approche un peu plus chaque jour.

Et comme si Schade avait eu besoin d'un secours, d'une protection morale pour s'abandonner à ses instincts de tortureur, cette aide lui vint tout à coup, en une heure où Renaud et Pervenche crurent sentir la foudre éclater sur leur tête. En cette heure, devant l'apparition qui se dressa devant eux, effarante, ils eurent le droit de se demander si vraiment la folie n'avait pas fait son œuvre en eux et si ce qu'ils voyaient soudain, là, sous leurs yeux, était bien de la vie, de la vie vraie, et non quelque fantasmagorie de leurs esprits détraqués.

III

UN FANTOME

Von Karten venait d'entrer à la chambre et annonçait aux recrues l'arrivée d'un nouveau capitaine, nommé en remplacement de celui qui était malade depuis longtemps et qui venait d'obtenir un congé illimité.

Il annonça l'arrivée de l'officier, commandant de compagnie, en termes qui ne semblaient pas de nature à faire désirer la prise de possession de son service:

—Vous m'avez peut-être trouvé sévère.... Je ne crois pas vous avoir punis injustement. Votre nouveau capitaine est un homme également juste, mais qui ne vous passera rien.... ni un soupir ni un regard.... Donc ouvrez l'œil.... et, si vous ne voulez pas vous attirer des ennuis, ne bavardez pas trop, lorsque vous aurez été fortement secoués.... Vous ne feriez, en mouchardant, que vous attirer des représailles.... Les officiers ont le droit de vous mener comme il leur semble bon.... et le capitaine a la main dure, je vous en préviens.... Vos officiers ont aussi le droit de vous imposer, jusqu'à épuisement, les exercices les plus pénibles. C'est pour votre bien et votre entraînement .... Ils ont le droit de vous prendre toutes vos heures de liberté.... Vous n'êtes rien.... Vous dépendez d'eux.... Ne l'oubliez pas.... et quand vous trouverez le métier trop dur, si vous avez le malheur de vous plaindre, tant pis pour vous !... Il vaut mieux recevoir des coups de poing que courir le risque de passer deux ans en forteresse... Avis à tous !.....

Malheureusement pour von Karten—l'ancien enseigne de Munich, tout à la fois bougrement vieux et bougrement jeune—cette allocution fut rapportée, on ne sut jamais comment, au major, qui dut faire à son tour son rapport au colonel.

Le lieutenant dut tenir les arrêts de rigueur pendant un mois pour s'être permis de donner, devant les soldats, une appréciation de son supérieur immédiat.

Le coup n'en avait pas moins porté.

Et quand von Karten, ayant fini de parler, eut quitté la chambre, les hommes se regardèrent avec un sombre désespoir et dans un silence morne.

Si Schade se doublait maintenant d'un officier qui le valait, qu'allait-on devenir ?.... La vie ne serait plus supportable.... Malheur de malheur !!

Le lieutenant avait annoncé en même temps une revue de détail qui serait passée par le capitaine.

Sur quoi, Schade avait dit:

—Tas de chenapans, si l'un de vous s'attire une observation, l'escouade entière sera punie.... vous êtes avertis.... Tant pis pour celui qui fera consigner les autres.... Les autres le feront trinquer à son tour en lui collant une demi-heure de brimade....

Il ne put s'empêcher de regarder Renaud en parlant. Et de fait, jusqu'au soir, Renaud n'eut pas une minute pour préparer l'inspection du lendemain. Par bonheur, Pervenche le suppléa. Mais Schade s'en aperçut et chargea Pervenche de corvées qui lui prirent tout le temps à son tour. Le pauvre Gotlieb lui-même s'offrit. Mal lui en prit, car il récolta des coups. Schade veillait autour de sa victime.

Le lendemain matin, il y eut des exercices d'appréciation des distances, la connaissance des sonneries, puis de l'escrime à la baïonnette. Aussitôt l'escrime terminée, les recrues remontèrent, et ils étaient à peine rentrés que Schade apparaissait, ouvrant brusquement la porte.

Il précédait le nouveau capitaine, lequel était lui-même suivi du feldwebel.

Le gefreite alla se présenter à l'officier et resta rigide, la main au calot. Les hommes avaient pris l'attitude réglementaire et jusqu'à présent pas un d'entre eux n'avait tourné les yeux vers l'arrivant.

Le capitaine passa rapidement devant les recrues.....

Et soudain deux cris d'épouvante, échappés à deux hommes, furent suivis de l'écroulement de deux corps.....

Renaud et Pervenche, comme si le plafond s'était effondré sur leur front, venaient de rouler assommés, évanouis... après avoir aperçu l'officier.....

Et le cri de leur terreur s'accompagnait d'un nom :

—Lilienthal !

Le capitaine, qui venait d'entrer, c'était le comte Ulrich de Lilienthal, en effet. Il était impossible de s'y méprendre. Qui avait connu l'un reconnaissait l'autre. De même taille, haute et sèche, le même port de tête hautain, même fierté rude dans le même regard des yeux absolument pareils, même distinction